

Une trilogie de sensations fortes a ouvert la Biennale de Charleroi danse



Musical et ludique, bien que sans musique, "Simple" d'Ayelen Parolin a ouvert la Biennale.

Scènes Avec Ayelen Parolin, Julien Carlier et Lara Barsacq, personnalités en mouvement.

Critique Marie Baudet

Des rires en cascade, une attention joyeuse, un tonnerre d'applaudissements. Les réactions du public à la première de *Simple*, nouvelle création d'Ayelen Parolin, ont fait vibrer les Écuries, à la mesure de l'implication des danseurs Baptiste Cazaux, Piet Defrancq et Daan Jaartsveld.

Comptant déjà parmi les interprètes de *WEG*, récente pièce remarquable de la chorégraphe, les trois danseurs en réveillent l'écho, dans cette forme plus simple (forcément) mais non moins ludique, qui ose se moquer du monument "danse contemporaine". Pas une once de mépris ici, tout au plus une rasade pimentée d'ironie, et le sacré savoir-faire d'une créatrice dans la plénitude de son art qu'elle ne cesse jamais de bousculer, de toutes les forces de son intuition, dessinant au fil des pièces une œuvre inclassable et cependant puissamment cohérente.

Ludique – une de ses marques de fabrique – mais sans la musique, qui en est une autre, *Simple* n'en active pas moins une musicalité essentielle. Quintessentielle même, tant le vocabulaire chorégraphique de la pièce se révèle volontairement concis. Économie du geste, donc,

mais non de l'expression: c'est aux corps que revient le soin de produire sons et rythmes, et au trio – dans sa complicité et sa diversité – celui de convoquer l'enfance en chaque regard.

En quête de la "naïveté absolue"

L'espièglerie se mêle à l'impulsion, à la pulsion vitale, dans ce qu'Ayelen Parolin pose comme une quête de la "naïveté absolue". La figure de l'idiot la traverse, dans la plénitude et la légèreté de son rapport au monde. Nulle simplification au menu, mais un jeu, un tâtonnement où s'écrit l'imprévisible, l'audace d'une authenticité à l'écoute des individus au travail, de leurs contrastes et de leurs connivences.

Dans une scénographie et des costumes de Marie Szersnovicz, sous les lumières de Laurence Hal-

loy, les danseurs composent une entité plurielle où s'entremêlent prouesses (élevées au rang de running gag), petits défis et ajustements perpétuels. Où la spontanéité de chacun est suivie, épousée, contredite, questionnée par les deux autres, dans un exercice passionnant et hilarant de construction/déconstruction.

Kapla, batterie et jeux dangereux

Dans la seconde partie de cette première soirée de la Biennale, jeudi à Charleroi, le vecteur du jeu de construction se décline à nouveau, quoique tout autrement. Tombant des cintres, amoncelées, soigneusement alignées, érigées en tours et autres édifices, les planchettes de bois de Kapla composent l'univers visuel de *Collapse*, de Julien Carlier. La danse de Daniel Bar-

khan, Joël Brown, Lory Laurac, Dunya Narli, Benoît Nieto Duran et Jules Rozenwajn sinue dans la scénographie magistrale et ludique de Boris Dambly, sous les déflagrations de la batterie de Tom Mallemendier.

À l'amplitude du sujet – l'effondrement qui vient –, le chorégraphe et son frère, partenaire artistique et compositeur Simon Carlier donnent un cadre ambitieux, où s'inscrivent le risque, la peur, la vulnérabilité, la lutte, le travail impossible et indispensable, toujours recommencé.

S'il demande à s'affiner, *Collapse* conjugue déjà avec acuité l'énergie et la réflexion.

Cérémonie mi-didactique mi-poétique

Tandis que Boris Charmatz déployait sa *Ronde* à la gare du Nord, à Bruxelles vendredi – et à l'ancien Tri postal de Charleroi samedi, c'est à la Raffinerie, pôle bruxellois de Charleroi danse, que Lara Barsacq révélait, deux ans après *IDA don't cry me love*, sa nouvelle création, *Fruit Tree*.

À nouveau inspirée par les Ballets russes du début du XX^e siècle, la chorégraphe et danseuse (ici hors plateau) s'inspire cette fois de la figure de Bronislava Nijinska et du ballet *Les Noces* d'Igor Stravinsky pour installer un de ces univers mi-didactiques mi-poétiques dont elle a le secret.

Danse, musique et récit composent cette cérémonie dont la scénographie et les costumes, signés Sofie Durnez, épousent l'esthétique d'il y a un siècle, ses accents Art



Construction et effondrement figurés en Kapla dans "Collapse" de Julien Carlier.



FRANÇOIS DECLERCO

déco, en l'inscrivant dans le présent. Au fil des digressions qu'empruntent Lara Barsacq et ses interprètes, le matériau de départ et sa symbolique (les très longs cheveux tressés de la mariée) ouvrent sur les thématiques de la féminité, des rites de passage, des corps contraints ou libérés, pour se prolonger – d'une façon qui nous paraîtra un peu artificiellement amenée – en un parallèle avec les systèmes racinaires.

Les Noces, dont la première eut lieu en 1923 à la Gaîté Lyrique, à Paris, "est un ballet austère, féministe, où on ressent tout le désarroi de la mariée – on aurait voulu que la jeune femme se lève et se casse", explique Marta Capaccioli.

Avec elle, Carlos Garbin, Marion Sage et Sue-Yeon Youn construisent le rituel au fil de son exploration. De reproduction du ballet originel en extrapolation de ses codes et thématiques, *Fruit Tree* célèbre le vivant, ose les clichés et les déjoue tout à la fois. Le tout dans une joie sincère, une sensualité teintée de mélancolie et ponctuée d'humour, articulé avec un sens aigu de la composition.

Objectifs Danse, opération diffusion

À noter que ce lancement de la Biennale 2021 coïncidait avec la 10^e édition d'Objectifs Danse, pla-

teforme professionnelle par laquelle l'agence Wallonie-Bruxelles Théâtre Danse (WBTD) – en collaboration avec WBI, la FWB et une série de structures partenaires – promeut la diffusion nationale et internationale des œuvres chorégraphiques produites en Fédération Wallonie-Bruxelles. Ces créations, mais aussi d'autres pièces sélectionnées, ainsi que des projets en cours d'élaboration, ont été vues par quelque 90 responsables de programmation d'ici et d'ailleurs, puisque pas moins de 21 pays étaient représentés. De quoi faire rayonner la danse, qui, comme les autres arts vivants, a largement souffert des confinements ces deux dernières saisons.



STANISLAV DOBAK

Détail de "Fruit Tree" de Lara Barsacq

→ Biennale de Charleroi danse, jusqu'au 30 octobre, à Charleroi (*les Écuries*) et Bruxelles (*la Raffinerie*). Infos, programme complet, rés.: 071.20.56.40 – www.charleroi-danse.be

→ "Simple": aux Brigittines, Bruxelles, du 10 au 12 mars. "Fruit Tree": dans *Pays de danses*, à Liège, les 11 et 12 février, et au festival *In Movement*, aux Brigittines, du 17 au 19 mars. "Collapse": aux Tanneurs, Bruxelles, du 1^{er} au 4 juin.



JÉRÔME GIERSE

Huelgas et le Nederlands Kamerkoor dans la version d'ouverture de "Qui habitat".

Les déploiements circulaires d'Huelgas

Concert Paul Van Nevel entouré d'Anima Eterna et du Nederlands Kamerkoor.

Samedi, au Bozar, c'était salle comble (selon les limites covidiennes) et ambiance des grands soirs pour les 50 ans d'Huelgas. Deux ensembles amis avaient été invités à la fête: l'orchestre Anima Eterna et son fondateur éponyme (dans la langue de Vondel), Jos van Immerseel, et le Nederlands Kamerkoor (Pays-Bas) et son chef, Peter Dijkstra. Il fallait bien ce renfort pour aborder le cosmique *Qui habitat* à 24 de Josquin Desprez, qui ouvrit la soirée. Répartis en quatre groupes de six chanteurs (selon les hauteurs des voix), les deux chœurs offrirent ainsi une somptueuse entrée en matière que l'on retrouvera avec les mêmes – mais dans une autre configuration – en fin de concert.

Mystérieux dress code

Entre-temps, une première série de pièces permit de parcourir les époques de prédilection de l'ensemble (revenu à ses 12 chanteurs), avec un Anonyme de Chypre du XIV^e siècle, le sublime *Cigüe, je suis de candeur* de Claude Lejeune, un motet de Pierre de Manchicourt et un autre de Samuel Scheidt. Arrivé jusqu'au XVII^e siècle à cappella, l'ensemble fut rejoint par les musiciens d'Anima Eterna pour une cantate de Buxtehude (1637-1707) où musiciens et chanteurs se mêlèrent au pied de l'orgue Ricercar Consort, instrument positif et baroquissime de l'Atelier Luc Meurice. (Notons le mystérieux dress code des interprètes: robes de soirée pour les femmes, banales tenues de ville pour les hommes, couleurs pour tous.)

Si Anima Eterna en resta là pour sa participation à la soirée, il n'en fut pas de même pour le Neder-

lands Kamerkoor, qui – après un discours mouvementé (rythmé par les pannes de micro) de Paul Van Nevel – revint au-devant de la scène pour affronter, cette fois sous la direction de Pater Dijkstra, les *Cinq Rechants pour 12 voix* d'Olivier Messiaen (1908-1992), réponse éloquent aux savantes polyphonies pratiquées par ses camarades d'Huelgas.

Génie du rythme

Messiaen y rend justement hommage à Claude Lejeune (que l'on venait d'entendre), à sa façon de dénommer ses couplets (chant) et ses refrains (rechant) et surtout à son génie du rythme, passion que Messiaen développera dans sa théorie du rythme non rétrogradable. Bref, pour le public, ce fut à la fois une découverte, un éblouissement réconciliatoire et un moment d'euphorie. Avant un retour vers un passé plus familier et tout aussi complexe: un motet anglais anonyme du XIV^e (canon), un extrait de la *Messe de l'homme armé* de Josquin et le bien nommé *Stravagante pensioro* de Lacortia.

La boucle ou plutôt la spirale revient vers sa position de départ avec le fameux *Qui habitat* de Josquin qui avait ouvert le concert, les mêmes chœurs étant répartis cette fois en six groupes de quatre voix mixtes (plus périlleux), dont deux placés au premier balcon, de part et d'autre de la scène. De quoi opérer l'encercllement et bientôt l'immersion vibratoire du public dans le tournoiement grisant des canons (parlant de la forme musicale...).

Et c'est tout l'art de Paul Van Nevel que cette façon d'entraîner l'auditeur au cœur d'un univers inconnu et enviable, à la fois sensoriel et dématérialisé.

Martine D. Mergeay

→ À retrouver intégralement sur www.klara.be
Infos: www.bozar.be